

Croissance du commerce des fourrures

Le commerce des fourrures a eu de graves répercussions sur les rapports difficiles entre la faune et l'homme sur le continent nord-américain. Il a mis les animaux à fourrure du continent à la merci d'appétits commerciaux voraces. L'animal le plus recherché, le castor, était pris sans rémission, afin que le gentilhomme européen fût chapeauté élégamment. Même dans les années 1600, les de Caen expédiaient du Canada en France jusqu'à 22,000 peaux de castor par année. En 1743, les exportations combinées de commerçants de fourrures britanniques et français dépassaient 150,000 peaux de castor par année, sans compter un grand nombre de peaux d'animaux tels que la martre d'Amérique, la loutre et la martre de pennant.

Les effets du commerce des fourrures se sont fait sentir pendant plus de trois siècles. A la recherche de nouvelles réserves de fourrures inexploitées, les pelletiers s'enfonçaient toujours plus profondément à l'intérieur du pays, récoltant chemin faisant une foule de renseignements géographiques qui ont ouvert la voie à une exploration et à une colonisation plus poussées. Les Indiens et les Esquimaux se sont prêtés volontiers au commerce des pelleteries et, à l'aide des armes plus efficaces qu'ils obtenaient en échange de leurs fourrures, ils sont devenus des destructeurs de la faune presque aussi efficaces que les hommes blancs avec lesquels ils traitaient.

En toute justice, il faut dire que les pelletiers n'étaient pas tous ignorants de la nécessité de conserver les réserves de gibier. Ainsi, quand il est devenu évident que le castor était en voie de disparition, la Compagnie de la Baie d'Hudson n'a plus vendu que des fusils à un coup aux Indiens et elle a imposé des restrictions quant au nombre des prises. Et il faut dire aussi que les Indiens et les Esquimaux n'étaient pas tous aussi pressés de prendre plus d'animaux qu'ils n'en avaient besoin pour troquer contre des marchandises essentielles.

Bien que le commerce des fourrures ait grandement favorisé l'exploration du pays et son développement économique et social, il est loin d'avoir été salubre pour la faune. Le piégeage excessif a été le grand défaut du commerce des fourrures et il s'est traduit dès le début par une baisse considérable du nombre des castors. Mais d'autres formes de l'activité humaine ont été encore plus destructrices.

Un XIX^e siècle dévastateur

L'agriculture, qui vint à la suite du commerce des fourrures, a souvent bouleversé la couverture végétale naturelle du sol dont un grand nombre d'animaux sauvages dépendaient, et détruit les habitats particuliers de beaucoup d'oiseaux et de mammifères. Pendant la première moitié du XIX^e siècle, le continent a été dominé par une mentalité qui justifiait l'extermination de la faune pour des raisons purement économiques. Les commerçants de fourrures du moins étaient des hommes d'affaires pratiques, qui se rendaient compte qu'il y avait des limites aux réserves de fourrures qu'ils exploitaient. Mais les hommes qui semblaient maintenant uniquement préoccupés de détruire toutes les espèces d'animaux sauvages qui leur rapportaient quelque chose, n'obéissaient ni à des raisons économiques ni à des considérations dictées par le bon sens.